

Laval théologique et philosophique



Gaston ROBERGE, *Prions avec nos frères hindous*. Coll. « Hier, aujourd'hui », n° 13. Montréal, Éditions Bellarmin ; Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1972 (14 x 21 cm), 150 pp.

J. Th. Maertens

Volume 29, numéro 3, 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020375ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020375ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Maertens, J. (1973). Compte rendu de [Gaston ROBERGE, *Prions avec nos frères hindous*. Coll. « Hier, aujourd'hui », n° 13. Montréal, Éditions Bellarmin ; Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1972 (14 x 21 cm), 150 pp.] *Laval théologique et philosophique*, 29(3), 314–315. <https://doi.org/10.7202/1020375ar>

des années une recherche claire dans un secteur capital et souvent négligé de l'histoire des idées ; celui d'une certaine religiosité, jamais coulée dans des institutions officielles, et qui s'étend des zones du charlatanisme jusqu'aux frontières d'un mysticisme critique. Au XVIII^e siècle cette religiosité est représentée, entre autres, par la troisième branche de la maçonnerie, le Régime Templier, qui portera fleurs et fruits bizarres entre 1760 et la Révolution, puis reverdira quelque peu sous Napoléon ; dormant jusqu'en 1848, elle paraît morte depuis et quelques essais de greffe au XX^e siècle ne produisirent rien de vigoureux.

Les rites anglais et écossais, dont le succès fut rapide, s'étaient donné pour ancêtres les Croisés et les constructeurs du Temple de Jérusalem. On avait également fait place dans cette généalogie à certains rois d'Ecosse que leur destin malheureux auréolait de mystère. Il était normal que l'existence de sociétés pareilles, recrutées en bonne partie dans la noblesse au moment même où la contestation de ses privilèges réels en augmentait la valeur imaginaire, suscitât des imitations parmi ces tempéraments religieux pour lesquels nulle révélation n'a de vérité si elle ne donne aussi pouvoir sur la nature et, il doit aller sans dire, sur les hommes. Puisque la Franc-Maçonnerie avait voulu se donner une origine orientale, il était tentant de se donner une place de choix dans les milieux du genre en prétendant combler les lacunes de l'arbre généalogique au moyen de traditions occultistes les moins contrôlables. Et puisqu'il était question du Temple, comment ne pas trouver d'autres chaînons manquants dans l'Ordre du Temple précisément ? Avec ce double avantage qu'il s'agissait de héros auxquels on pouvait sans trop de difficulté prêter une parenté roscrucienne et vaguement alchimiste, tout en se reliant aux « Supérieurs cachés » qui étaient censés maintenir vivants la tradition et les secrets des chevaliers officiellement anéantis. Comment des aventuriers de tout poil surent, en s'inventant des missions fantastiques, produire des documents, mettre au point des cérémonies, multiplier les grades alléchants et ainsi s'attirer la bienveillance et les fonds de seigneurs de rangs divers, depuis l'ambigu baron von Hund jusqu'au grand duc de Hesse-Cassel et à un prince régnant de Suède, c'est ce que racontent, archives à l'appui, les quatre parties de ce volumineux ouvrage. A côté de bourgeois, de nobles et d'ecclésiastiques attirés, sans devoir l'avouer, par l'espoir de pouvoir quelque jour être initiés enfin à la formule de la transmutation de la matière en or, le Régime

Templier séduisit également quelques généreux pour lesquels l'occultisme était d'abord transmutation de l'âme et du cœur. A Lyon spécialement — et ce n'est pas là un hasard — J. B. Willermoz fut, en liaison avec L. C. Saint-Martin, le maître spirituel d'un groupe dont l'histoire presque touchante est celle des élans, des déboires et de la vanité du mysticisme humanitariste dans le tourbillon de la Révolution.

Depuis le temps où Le Forestier achevait la rédaction de son texte, des découvertes d'archives sont venues compléter la documentation : celle d'une seconde partie du fonds Willermoz et celle du fonds Baron de Turckheim. M. Faivre en a tenu compte en mettant au point le manuscrit pour l'impression. Sont ainsi présentées une cinquantaine de pages d'*addenda*, dont le plus important est le texte de l'*Instruction des Grands Profès*. Une vingtaine d'illustrations et croquis, dus aux soins de M. Faivre encore, font connaître des personnalités, des rites, des temples et des objets de culte maçonniques.

À une période où le *Grand Albert* se vend à côté de *Paris-Match* un livre comme celui-ci risque de trouver du succès auprès de bien des prétendus occultistes. Il faut souhaiter qu'il en trouve davantage auprès des sociologues, des historiens, des psychologues de la religion. Il devrait inspirer aussi les chercheurs qui s'intéressent à l'histoire de sociétés du même genre en Amérique du Nord ; encore que les archives pour ces pays aient peut-être d'abord à être constituées en pareille matière.

Henri DECLÈVE
Facultés Saint Louis
Bruxelles

Gaston ROBERGE, *Prions avec nos frères hindous*.
Coll. « Hier, aujourd'hui », n° 13. Montréal,
Éditions Bellarmin ; Paris-Tournai, Desclée et
Cie, 1972 (14 x 21 cm), 150 pp.

Jésuite canadien installé au Bengale, professeur à l'Institut des arts de la communication à Bombay, l'auteur s'est laissé séduire par la richesse religieuse des Bengalis hindous et nous propose une anthologie de textes de prières issus, en grande partie, et ce n'est pas une des moindres originalités du recueil, des courants rénovateurs et spiritualistes du XVIII^e au XX^e siècle. Parmi ces courants, la priorité est accordée au Brahma Samaj. Chaque texte est précédé d'une notice biographique qui situe l'auteur de la prière dans le courant réformiste hindou et qui analyse discrète-

ment la trame littéraire de la prière. Si l'auteur a manifestement mis tout son cœur à la rédaction d'un choix de textes aussi bien présenté, on reste cependant un peu sur sa faim; seulement vingt-cinq textes, relativement courts, figurent en tout et pour tout dans ce volume; les textes de prières sont en effet entourés d'une très longue introduction phénoménologique sur la prière « en soi » et d'un appendice constitué par une relation de voyage dans quelques endroits de pèlerinage bengalis. Rien là d'inintéressant, mais des éléments d'inégale valeur, qui ne répondent pas au titre du livre ni au caractère scientifique de la collection. On comprend que l'auteur ait tenté de rapprocher la prière judéo-chrétienne de la prière hindoue: c'est là une option qui lui tient à cœur et mérite d'être partagée; mais son introduction répond-elle à son propos en passant indistinctement de la phénoménologie à la théologie chrétienne et vice-versa, elle ne donne pas l'impression d'une approche vraiment opératoire du sujet. Elle laisse au surplus de côté bien des éléments qui auraient permis de jeter un pont entre les deux styles de prière (judéo-chrétien et hindou); ainsi, par exemple, la question du dieu-père et du dieu-mère a été étudiée par des psychologues de la religion (A. Godin; J.P. Deconchy) de manière satisfaisante et éclairante; ainsi encore la question des genres littéraires de la prière eût mérité une approche plus circonstanciée et qui aurait dépassé la simple forme des textes. Si l'auteur souligne à bon droit les liens entre prière et culture, il faut admettre qu'il a de cette dernière une notion assez vague (fût-elle empruntée à *Gaudium et Spes*) qui ne lui permet pas de saisir véritablement les connexions entre les deux ni de faire déboucher le lecteur dans l'univers original de la prière hindoue. Il ne s'agit pas pour autant de mettre en question le propos de l'auteur; il s'agirait bien plutôt de le convaincre de poursuivre son enquête et sa documentation et d'en publier les fruits sans trop se préoccuper d'en rationaliser le contenu.

J. Th. MAERTENS

Paul-André TURCOTTE, *Réconciliation et libération, Théologie de la communauté chez Dietrich Bonhoeffer*. Préface par André Dumas. Montréal, Éd. Bellarmin, (Paris-Tournai, Éd. Desclée & Cie), 1972. Coll. *Hier-Aujourd'hui*, 9. (14 x 21 cm), 165 pages.

Dietrich Bonhoeffer, on le sait, fut d'abord connu par ses dernières lettres sur l'interprétation non-religieuse de la foi chrétienne. On s'intéressa

ensuite à tout le reste de son œuvre, et cela nous valut des synthèses imposantes de sa pensée théologique, comme celle d'André Dumas. Le moment semble donc venu de monographies sur des thèmes plus spécifiques, et c'est ce que nous propose ici P.-A. Turcotte dans son ouvrage sur la théologie de la communauté chrétienne chez Bonhoeffer.

Ce thème de la communauté chrétienne ne fut d'ailleurs pas choisi au hasard, car « l'Église occupe une place de choix dans cette œuvre dont l'axe principal n'est autre que le Christ » (p. 16). Rappelons-nous, en effet, que le premier travail systématique de B., *Sanctorum Communio*, porte précisément sur l'Église, sur le rapport entre son aspect empirique et sa réalité ontologique. Beaucoup plus cependant qu'une simple préoccupation théologique, la communauté chrétienne constitue vraiment chez lui une réalité vécue, une vérité d'expérience. Il avait déjà compris la nécessité de la vie communautaire pour une rénovation profonde de l'Église. Après avoir visité plusieurs monastères, il implanta lui-même la *vita communis* au séminaire de Finkenwalde. L'expérience n'allait durer malheureusement que quelques années, le séminaire devant être fermé par la Gestapo. B. dressa alors un compte-rendu de cette expérience de vie fraternelle dans le recueil *De la vie communautaire*. On sait le succès qu'a connu ce petit livre dans tous les milieux chrétiens, tout spécialement dans les communautés religieuses, qui retrouvaient là le sens simple et profond de la vie commune dans toute la fraîcheur du nouveau.

C'est tout cela que reprend ici en détail l'analyse de Turcotte, mais en le situant dans le contexte plus large de la théologie de B., pour en faire voir toute la signification profonde. On verra donc tout d'abord les fondements lointains de la communauté chrétienne (chap. II). Il s'agit de l'œuvre de salut opérée par le Christ: la réconciliation de toute réalité (humanité et monde) avec Dieu en Jésus Christ. Cela nous conduit directement au mystère de l'Église. Car c'est dans le corps du Christ que l'homme se trouve réconcilié, adopté par Dieu. Or « le corps du Christ est l'Église, elle, le lieu de la réconciliation de la réalité avec Dieu » (p. 58).

On passe ensuite aux fondements prochains de cette communauté chrétienne (chap. III). Il s'agit là d'abord des éléments psychosociologiques de la personne et de la communauté, tels qu'analysés par B. dans *Sanctorum Communio*. La personne ne se définit elle-même qu'à travers l'autre, qu'en relation à l'autre: relation d'opposition, de dis-